réunies sous le titre de *Cene*, qu'il est arrivé à la postérité. Il en avait composé trente, divisées en trois parties et devant servir à trois *Cene* (festins, soupers); mais on ne possède que les vingt récits des deux premiers et un du troisième. Comme cadre, c'est une imitation visible du *Décaméron;* il était de mode alors de copier Boccace et de donner, comme lui, un lien à des récits divers. Une joyeuse société de gentilhommes et de dames élégantes se trouve à dîner chez une jeune veuve de Florence; la neige les surprend et, après s'être amusés quelque temps en jouant à la pelote, ils conviennent, pour laisser passer la bourrasque, de raconter, chacun à son tour, une historiette, et ils y trouvent tant de plaisir que, la semaine suivante, ils conviennent de se retrouver tous au lieu de réunion. Malheureusement, ces neuf derniers contes sont perdus, et l'ouvrage se trouve manquer de cette symétrie que l'auteur avait voulu lui donner.

Malgré cette imitation du dessin général du *Décaméron*, il ne faudrait pas prendre le Lasca pour un de ces copistes serviles qui, au XVIe siècle, ont inondé l'Italie de décalques sans valeur. Doué d'un merveilleux talent d'observation, du don de peindre et d'animer ses productions, il est un de ceux qui se rapprochent le plus de Boccace par l'élégance et la pureté du style, aussi bien que par l'invention. Il sait donner la vie à ses personnages, et ses contes ont une animation, une réalité singulières. Malheureusement, il se rapproche aussi beaucoup trop du maître par la licence du récit; il le dépasse même quelquefois. C'était une des tendances de l'époque, moins puritaine que la nôtre, et où l'anecdote scabreuse ne faisait peur à personne. Comme dans Boccace, on y trouve aussi d'irrévérencieuses satires contre les mœurs peu régulières du clergé; mais, s'il nous fallait aujourd'hui passer sous silence ces productions légères et nous en détourner en rougissant, on serait obligé de sacrifier tout un côté, le plus original peut-être, des anciennes littératures.

Un raffinement des *novellieri* de cette époque, de Boccace lui-même, consiste à placer les histoires les plus crues dans la bouche de quelque jeune et jolie dame. Le Lasca s'est gardé de négliger cet assaisonnement; mais il faut lui savoir gré de l'esprit avec lequel il sait faire tourner les difficultés par la narratrice. Pour donner le ton aux autres et enlever toute contrainte à la joyeuse société, les premiers contes sont généralement « assez folâtres, » comme le dit l'auteur; mais on y trouve pourtant, çà et là, quelque histoire sentimentale et tragique. Tel est le récit de la mort d'un mari, causée par la jalousie de sa femme, qui, après l'avoir accusé, le tue avec ses enfants (ve de la *Cena I*); ou encore l'histoire d'un tyran de Fiesole massacré par le peuple (ve de la *Cena II*). Mais, généralement, ce sont les prêtres et les moines qui viennent, comme d'eux-mêmes, s'offrir aux traits malins du satirique, et il faut convenir que le dévergondage du clergé à cette époque y prêtait singulièrement. Si plaisantes que soient ces nouvelles, il nous est impossible d'en donner même un bref aperçu; elles perdraient même à être traduites, car leur grand mérite est dans la langue elle-même, dans les idiotismes dont elles fourmillent et qui caractérisent parfaitement les interlocuteurs. Combien plus encore perdraient-elles par un sec résumé de quelques lignes! Nous indiquerons seulement, comme chef-d'œuvre du genre, la nouvelle de la première *Cena*, où le prêtre San-Felice, après avoir trompé une jeune fille, La Mea, est dupé à son tour, perd un oison, deux chapons et est obligé de s'évader par une fenêtre. C'est la contre-partie du conte de Boccace où un prêtre, après avoir laissé sa soutane en gage chez une de ses paroissiennes, parvient à se la faire rendre sans bourse délier. Dans une autre nouvelle (VIIIe de la *Cena II*), un saint homme qui a voulu séduire une jeune fille est exposé par elle, en public, dans la situation la plus ridicule et la plus embarrassante pour lui; mais il s'en tire fort bien. Il persuade au peuple que c'est un tour que lui ont joué les esprits malins, toujours ligués contre la vertu, et on le vénère dès lors comme un saint.

La première édition des *Cene* du Lasca est de 1503. On l'imprima à Florence, sous la rubrique : Stamboul, 1743.

Festin de Balthazar (LE) [la *Cena de Baltazar*], *auto sacramental* de Calderon. Le *Grand Dictionnaire* a déjà résumé quelques-unes de ces magnifiques compositions du grand poëte, le *Divin Orphée*, entre autres, qui causait tant d'admiration à Schlegel. Le *Festin de Balthazar* peut être placé sur la même ligne, tant pour la grandeur de la conception que pour la poésie étincelante du style. La donnée, comme celle de tous les *autos* de Calderon, est originale et saisissante; elle vous transporte dans le monde des fictions, dans le surnaturel. Seuls, deux personnages vivants s'agitent dans cette pièce, Balthazar et le prophète Daniel; les autres sont des ombres, des fantômes, la Pensée humaine, la Vanité, l'Idolâtrie, la Mort. Mais ces allégories sont admirablement mêlées à l'action, au point de paraître aussi vivantes que les hommes mêmes. La Pensée humaine, habillée en folle, avec un vêtement rayé de toutes les couleurs, est admirable dans la définition qu'elle vient faire d'elle-même sur la scène : « Je suis l'étincelle qui distingue l'homme de la bête. Je n'ai pas de lieu fixe pour naître ou pour mourir, et je marche toujours, sans savoir où je m'arrêterai. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, je suis toujours là. Il n'y a pas d'homme en qui je n'aie été, pas de femme en qui je ne vive. Dans le roi, je suis le guide de son gouvernement et de ses Etats; dans son conseiller, je suis la vigilance et la prévoyance; dans le riche, je suis la justice; dans le criminel, je suis le crime! C'est moi qui suis la beauté de la femme, la grâce du galant, la valeur du soldat, la chance du joueur. Pour l'avare, je suis Richesse; pour le misérable, Agonie; pour le rieur, je suis la Gaieté; pour le mélancolique, je suis la Tristesse. Enfin, partout, inquiète ou violente, n'importe où je sois, je suis tout et je ne suis rien, puisque je suis la Pensée humaine! »

Une fois familiarisé avec ce monde fictif où vous transporte le poëte, en se plaçant à son point de vue austère et catholique, on est surpris et comme émerveillé de l'intérêt du drame, des grandes pensées et des grandes images à travers lesquelles il conduit son action mystique. On va célébrer les noces de Balthazar; mais ce sont des noces symboliques. L'épouse, toute couverte qu'elle est de perles et de diamants, n'est qu'une fiction; c'est l'Idolâtrie. Balthazar est déjà marié à la Vanité; mais sa loi « lui permet bien deux femmes et mille, s'il le veut. » Le voici qui se présente, renversé dans les bras de ses deux épouses, qui n'ont pour lui que des caresses et des paroles mielleuses. Balthazar ne se sent pas de joie d'être le souverain du grand empire, le descendant de Nemrod, le fils de Nabuchodonosor. Il énumère ses richesses, ses trésors, les conquêtes de ses prédécesseurs, le sac de Jérusalem. Il se voit l'égal des dieux. Il se livre aux caresses de ces deux fantômes féminins : « Donnez-moi la main, toutes les deux, dit-il; de ces doux embrassements, qui pourrait rompre les chaînes? — La main de Dieu! » répond Daniel. Et toujours, à chaque phrase du monarque superbe, la voix sombre répond, comme un écho : « La main de Dieu! la main de Dieu! » Toutes ces scènes ont une grande expression, et la poésie en est d'une richesse inouïe. Mais un interlocuteur bien plus sombre encore vient se mêler aux personnages, c'est la Mort, l'épée et la dague au côté, son riche manteau semé de têtes de mort et d'ossements en croix. Elle appelle la Pensée humaine :

LA PENSÉE. Qui m'appelle?

LA MORT. Moi.

LA PENSÉE. Et moi, je pensais être la seule que tu n'appellerais jamais!

LA MORT. Qu'as-tu?

LA PENSÉE. J'ai peur!

LA MORT. Peur? Je ne sais ce que c'est; je n'ai jamais éprouvé cela.

LA PENSÉE. Alors tu donnes ce que tu n'as pas!

LA MORT. Oui. Où est Balthazar?

LA PENSÉE. Dans le jardin, avec les deux divinités qu'il aime.

LA MORT. Mène-moi vers lui; vite!

LA PENSÉE. Certes! Je n'ai pas qualité pour te refuser.

LA MORT. J'accomplis strictement les ordres de Dieu, puisque je vais trouver l'homme en compagnie de sa pensée!

Balthazar recule d'étonnement : « Que vois-je, ô ciel! Ombre, vision, fantôme, qui me parais avoir un corps et une voix, sans avoir ni voix ni corps, comment es-tu entré ici?

» LA MORT. Le soleil est la lumière; moi, je suis l'ombre; il est la vie du monde, moi, j'en suis la mort; ainsi, partout où il entre, j'entre aussi; l'ombre et le soleil se font du monde entier un partage égal. »

Cependant, sur les supplications de Daniel, la Mort consent à ne point exécuter immédiatement Balthazar; elle déchire un feuillet de son livre sibyllin, le feuillet fatal qui contient pour le roi l'heure du funèbre rendez-vous, et le lui donne. Mais la Vanité le déchire en morceaux, et bientôt Balthazar se persuade qu'il est le jouet d'un songe triste, d'une illusion nocturne. Les festins, les plaisirs, les chœurs de musiciens reprennent; la Pensée elle-même replonge le prince indolent dans son apathie : « Ce jardin vous convie au plaisir avec la douce rivalité de ses fleurs et de ses fontaines. Sur le lit, que le printemps lui-même a tapissé, venez vous étendre. C'est un plaisir d'écouter les rossignols et les colombes, et le doux bruit qu'ils font à travers les feuilles! Au lieu d'aromates enfermés dans du cristal et de pastilles d'ambre, vous aurez les ruisseaux au gai murmure et les champs pleins de parfums! » Balthazar s'endort au milieu de ce concert aérien; son sommeil est troublé par des visions énigmatiques, visibles pour le spectateur sous la figure d'une statue équestre, qui le menace, et d'une tour, du haut de laquelle la Vanité et l'Idolâtrie lui prédisent sa fin. La Mort tire son épée et va mettre l'ordre d'en haut à exécution; une seconde fois son bras est retenu par Daniel. Le monarque endurci n'a pas tenu compte de tous ces avertissements; il fait dresser la table du festin; les plats d'argent circulent, les musiciens chantent; mais la Mort aussi est là, déguisée en échanson; c'est elle qui verse à boire au roi, et voici les trois mots magiques, *Mane*, *Thecel*, *Pharès*, qui, au plus beau moment, quand l'ivresse commence à échauffer les têtes, viennent s'inscrire sur la muraille. Daniel, appelé sur-le-champ, lui en explique la signification. Il va mourir; son crime est d'avoir profané les vases du temple de Jérusalem. La Mort se dresse devant lui, l'épée nue; Balthazar appelle à son secours ses femmes; la Vanité et l'Idolâtrie détournent la tête; la Pensée se voile le visage; Daniel lui répond que son heure est venue; la Mort frappe! Et aussitôt, comme dans une apothéose, la table du festin se change en un autel, où il n'y a plus qu'un saint sacrement avec l'hostie, entre deux cierges allumés.

Certes un poëte *romantique*, dans le sens qu'on donnait à ce mot en 1830, aurait probablement compris le sujet d'une façon tout autre. C'était le cas de dérouler quelque grande toile à la Martin ou à la Delacroix, d'évoquer des débauches fameuses, de peindre tout le luxe étrange de l'Orient. Calderon, sobre et grand, est resté dans l'austère simplicité catholique.

Cette pièce fait partie du petit nombre d'*Autos sacramentales* que la maison Baudry a imprimés à la suite des drames de Calderon (3e vol. du *Tesoro del teatro español*).

Festin de Pierre (LE), sous-titre d'une comédie de Molière : *Don Juan* ou le *Festin de Pierre*, traduite en vers par Thomas Corneille. V. DON JUAN.

Festin de Balthazar (LE), chef-d'œuvre de Rembrandt; galerie du comte de Derby, à Knowlesley (Angleterre). Dans une salle d'une riche architecture, la table du festin est dressée. Tout autour sont groupés les convives vêtus de costumes somptueux, dont la bizarrerie n'a rien d'oriental. Balthazar, coiffé d'un grand bonnet hollandais de l'effet le plus pittoresque, se retourne pour lire sur la muraille les mots menaçants qu'y trace une main sortie d'un nuage et visible seulement pour le roi. « Ce tableau n'est pas sans défauts, dit M. de Calonne; plusieurs parties en sont faiblement dessinées; mais le mouvement de toutes les figures, et surtout l'expression de terreur inexpliquée qui s'empare de la femme placée au bout de la table à gauche, tous ces visages pâles, tous ces regards tendus vers le personnage principal dont ils voient le mouvement sans en comprendre la cause, donnent à ce morceau une grande importance dans l'œuvre du maître et rachètent amplement les parties faibles. » Smith, dans son catalogue de l'œuvre de Rembrandt, signale ce tableau comme une des plus admirables productions du grand artiste. Il faisait partie, en 1725, de la collection de T. Fulwood et fut gravé à cette époque, en *mezzo tinto*, par H. Hudson.

F. Bol, élève de Rembrandt, a fait, sur le même sujet, une composition qui a été gravée par A.-L. Krueger.

Le *Festin de Balthazar* a été représenté encore par le Tintoret, par Giov. Martinelli (musée des Offices), par Giov. Fei (même musée), par Benjamin West (gravé en 1777 par Valentin Green), etc.

Festin de Balthazar (LE), célèbre tableau de John Martin; collection Naylor (Angleterre). La scène se passe la nuit, dans une sorte d'atrium immense, bordé de galeries soutenues par d'énormes colonnes. Des candélabres à plusieurs branches, des torchères de bronze, des cassolettes où brûlent des parfums, des statues bizarres décorent ce lieu de plaisir et de folles orgies, où sont dressées, sur de longues files, les tables du festin. Au fond s'ouvrent trois galeries dont les voûtes, de l'aspect le plus étrange, sont formées de blocs cyclopéens. Au-dessus de ces voûtes règnent des terrasses ornées de statues et que dominent au loin deux tours énormes, l'une carrée, l'autre circulaire, dont les étages diminuent successivement d'étendue et dont le faîte se perd dans les nuages, déchirés par la foudre. A gauche, sur la frise d'une des galeries latérales, flamboie l'inscription prophétique. Jamais décor théâtral ne fut plus fantastique.

Une épouvante indicible s'est emparée des convives. Les uns demeurent comme pétrifiés, les autres se prosternent la face contre terre, d'autres fuient éperdus. Au premier plan, la table royale est entourée de groupes qui se contorsionnent à qui mieux mieux. Les femmes surtout sont agitées par une terreur folle. Seul, au milieu de cette confusion, un homme garde sa gravité et son sang-froid : c'est le prophète Daniel, se présentant pour interpréter les trois mots menaçants.

Cette composition, conçue et ordonnée comme le tableau final d'un grand opéra ou d'une féerie, obtint, lors de son apparition, en 1821, un succès immense. Les Anglais la proclamèrent la merveille du siècle, et l'Institut britannique décerna à l'auteur un prix de 200 livres sterling. Elle a reparu à l'Exposition universelle de Londres, en 1862; mais, soit qu'alors la peinture, écaillée et ayant poussé au noir, produisît moins d'effet, soit que le goût ne fût plus aux effets fantastiques, elle ne fit qu'une médiocre sensation. Elle a été gravée par Jazet, par T. Lupon, par Lucas (1834), par Delangle (sur bois) et par John Martin lui-même.

FESTINA LENTE (*Hâtez-vous lentement*), Précepte que l'on attribue à l'empereur Auguste. Cette pensée se retrouve dans ce vers d'un sens profond

Le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui.

Boileau a dit :

Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

. . . Il laisse la tortue
Aller son train de sénateur;
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.
LA FONTAINE.

« Vous autres, habitants des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent sur les traces des Amadis et des Roland doivent se battre tous les jours pour vous divertir? Apprenez, ne vous en déplaise, que nous avons donné de ces tragédies au public; il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie, mais nous suivons le proverbe de l'empereur Auguste : *Festina lente.* »
FRÉDÉRIC II.

« Quelle que soit la cause de votre visite, mistress Dods, vous êtes la bienvenue chez moi, et nous avons toute la journée pour parler d'affaires : *Festina lente;* c'est un axiome auquel se conforment tous les hommes de loi. A loisir, et prudemment, comme on pourrait le dire; il ne faut pas parler d'affaires l'estomac vide. »
WALTER SCOTT.

FESTINER v. a. ou intr. (fè-sti-né — rad. *festin*). Faire un festin : FESTINONS *lentement, mêlons la majesté à la ripaille.* (V. Hugo.)

Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie.
Il vient, l'on *festine*, l'on mange.
LA FONTAINE.

FESTINIOG, ville d'Angleterre, principauté de Galles, comté de Merioneth, à 25 kilom. O.-N.-O. de Bala; 3,460 hab. Carrières d'ardoises et mines de cuivre. La vallée au centre de laquelle est située Festiniog est des plus pittoresques. A environ un kilomètre de la ville, on trouve les deux belles chutes d'eau de Cynfael, qui attirent de nombreux touristes.

FESTINO (fè-sti-no). Logiq. Mot barbare qui, dans certains vers techniques, désignait autrefois un syllogisme dont la majeure est générale et négative, la mineure particulière et affirmative, la conclusion particulière et négative. V. BARBARA.

FESTIVAL, ALE adj. (fè-sti-val, a-le — lat. *festivalis;* de *festivus*, dérivé de *festum*, fête. Ce mot, importé en Angleterre par les Normands, s'est maintenu jusqu'à nos jours dans la langue anglaise, à laquelle nous l'avons repris, comme *fashion*, *confortable*, et tant d'autres mots originaires de notre ancienne langue). *Lettres festivales*, Lettres que les évêques de la primitive Eglise s'écrivaient à l'occasion des fêtes.

— s. m. Grande fête musicale allemande; grande fête musicale quelconque, par imitation de celles qui se sont données d'abord en Allemagne. ‖ A signifié Fête, solennité, réjouissance.

— **Encycl.** Les *festivals* sont nés en Allemagne; ils doivent leur origine aux bonnes relations qui ont toujours existé entre les diverses sociétés chorales, *Liedertafeln* et *Liederkraenze*, désireuses de se réunir et de lutter ensemble. (V. ORPHÉON.) C'est toujours pour la jeunesse allemande une occasion de témoigner de son enthousiasme des beautés de l'art et des beautés de la nature; car les voyages se font la plupart du temps à pied. Dans les *festivals* auxquels concourent un grand nombre de sociétés, venues des points les plus éloignés, s'exécutent les principaux ouvrages des maîtres allemands, et la solennité attire d'ordinaire une foule immense. Un *festival* dure trois jours. La première journée est consacrée à l'exécution d'une grande symphonie, d'un oratorio; l'audition a lieu dans la plus vaste église de l'endroit. Le second jour, on fait entendre, soit dans l'église, soit ailleurs, selon le caractère des morceaux, différentes œuvres vocales et instrumentales, ouvertures, symphonies, psaumes. Le troisième jour est plus particulièrement consacré à la musique de concert : quatuors, quintetti, airs d'opéra, soli d'instrumentistes célèbres, harmonie vocale et instrumentale.

Les *festivals* allemands, organisés par les sociétés des *Sængerbund*, ne doivent pas être confondus avec les *Landparthien*, ou parties de campagne que chaque société organise isolément au commencement de la belle saison. Les fêtes des *Sængerbund* ont lieu ordinairement vers la Pentecôte; les associations qui y concourent sont les *Liedertafeln*, les sociétés de chant religieux pour des chœurs d'hommes, les *Liederkraenze*, en général toutes les sociétés philharmoniques. La plus ancienne est celle de Rostock, Weimar et Stralund, qui inaugura les grandes auditions musicales il y a plus de quarante ans, selon l'auteur du *Cycle choral*, M. Kastner. Chaque ville de l'association est à son tour, par ordre alphabétique, désignée pour la réunion, le *festival;* elle envoie ses invitations à Pâques, et chaque société nomme un *Riesemarshal* (ordonnateur) chargé de réunir les fonds.

Ces solennités, d'abord restreintes et assez rares, ont pris un grand développement. Leur histoire peut se diviser en plusieurs périodes : 1° de 1786 au commencement de ce siècle, fêtes tout à fait locales et restreintes à la société ou aux sociétés d'une seule ville; 2° depuis 1802, fêtes avec le concours des localités voisines; 3° depuis 1813, fêtes célébrées avec la participation des *Liedertafeln;* 4° de 1826 jusqu'à nos jours, fêtes musicales formées par la réunion des sociétés de chant, des *Liedertafeln* et autres cercles de musique vocale. Ce genre de réunion comprend : 1° les fêtes de chant choral avec le concours et la réunion générale des sociétés étrangères; 2° les fêtes avec distribution de prix (V. ORPHÉON); 3° les fêtes accompagnées d'exercices gymnastiques; 4° les fêtes données par les choristes d'une localité avec simple invitation aux sociétés voisines d'y assister. Souvent ces réunions sont organisées en vue d'une solennité populaire ou nationale. C'est surtout depuis 1820 et 1826 que les *festivals* se sont multipliés en Suisse et en Allemagne. La fête des chanteurs du lac de Zurich, depuis cette époque, se célèbre périodiquement dans chaque centre. La plus importante fut celle de Zurich, le 25 juillet 1843, qui réunit 1,200 chanteurs venus de onze cantons.

Une autre grande fête musicale à citer est celle qui fut célébrée en 1829, à Baden, dans le canton d'Argovie (Suisse), sous les auspices de Pestalozzi, par les instituteurs primaires. Ce qu'elle eut de particulier, c'est que, sur les neuf cantons convoqués, cinq appartenaient au culte réformé et quatre au culte catholique. Les chanteurs entrèrent en ville se donnant le bras, deux à deux, un protestant et un catholique.

Citons encore les *festivals* suivants :

1832, 5 mars. Meiningen. Dirigé par Hummet et Elster; 500 chanteurs.

1835, 4 octobre. Munich. Jubilé pour le 25e anniversaire de l'avénement du roi de Bavière; 800 chanteurs, Stunz directeur.

1837, 28 juin. Mayence. Inauguration de la statue de Gutenberg; 1,200 chanteurs.

1839, 8 mai. Inauguration du monument de Schiller par le *Liederkraenz;* 1,000 choristes.

1841, mai. Ludwisburg. 13e fête du Wurtemberg; 74 sociétés, 2,300 chanteurs.

1842, 25 juin. Aarau. 1re fête de l'Union helvétique; 1,500 chanteurs.

1845, août. Wurzbourg. 1re fête générale des chanteurs allemands; 1,900 chanteurs.

1851, 9 juin. Heilbrun. 2e fête de l'association des chanteurs souabes; 60 sociétés.

1853, 24 et 25 juillet. Gœrlitz. 1,100 chanteurs.

Les fêtes chorales du Wurtemberg, avec le concours des sociétés étrangères, ont commencé en 1827, à Plochingen; elles sont annuelles et ont lieu ordinairement en juin. Celles de Ludwigsbourg (mai 1840) et d'Essling (juin 1842) réunirent chacune 2,000 chanteurs. De 1826 à 1846, il y eut 355 *festivals*, suivant une marche progressive continue : en 1826, on n'en a compté que 2; en 1846, il y en eut 74. La progression a toujours augmenté depuis.

Les *festivals* se sont tardivement installés en France. Les premières réunions méritant ce nom ne datent que de 1846. Elles eurent lieu à Paris, au Cirque des Champs-Elysées, et comptèrent en moyenne 1,000 chanteurs. Le premier grand *festival* français eut lieu à Auxerre en 1849; puis vinrent successivement ceux d'Asnières (15 août 1850), de Fontainebleau, de Melun (25 octobre), de Strasbourg (27 novembre), le congrès musical de Troyes (1er, 2 et 3 juin 1851), avec le concours de sociétés belges; les *fastes* de Lille (20 juin 1852); le grand *festival* français et belge donné à Paris le 25 novembre 1855; la première réunion générale des orphéonistes de France en 1857; on y compta 172 sociétés et 3,000 chanteurs; elle se tint au Palais de l'industrie à Paris; l'empereur Napoléon III y assista; le *festival* de Londres au Palais de cristal, en 1860; celui du Palais de l'industrie, 18, 20 et 22 octobre 1861, et enfin, pour clore cette nomenclature, celui de 1867, organisé lors de l'Exposition universelle par les soins de MM. Ambroise Thomas, Kastner, Laurent de Billé, Jonas, Paulus, de Lyden, etc. Ce *festival* concours était divisé en deux sections, les orphéons et les fanfares; les fêtes durèrent huit jours.

Les Anglais et les Américains, dont les aptitudes musicales sont à peu près nulles, n'ont pas voulu pourtant rester au-dessous de l'Allemagne et de la France. Ils ont voulu avoir aussi leurs *festivals;* mais ces réunions n'ont rien de commun avec les fêtes des associations allemandes. Ce sont des concerts monstres dans lesquels le but est atteint si l'on est parvenu à réunir, dans une salle immense, de véritables armées de chanteurs, d'instrumentistes — et d'auditeurs. Il s'en organise annuellement un certain nombre à Londres, à Birmingham, à Liverpool, à Manchester. Pour les Anglais, remarque spirituellement M. Fétis, l'immensité de la salle, le nombre prodigieux des exécutants et le programme le plus bourré de morceaux, réalisent l'idéal. « Ce qui a été fait en ce genre de plus colossal, dit ce critique, est le *Haendel-festival*, qui a eu lieu au Cristal-Palace de Sydenham. Les choristes étaient au nombre de 2,600, l'orchestre comptait 1,200 instrumentistes; il y avait 22,000 auditeurs. Il va sans dire que pour les solos on avait engagé les virtuoses les plus renommés. La dépense a été à la hauteur du reste; si les chiffres publiés sont exacts, elle s'est élevée à 400,000 fr. Voilà ce qu'on peut appeler faire magnifiquement les choses. Un tel concert est digne d'un grand peuple; ceux qui y ont assisté ont été fiers de l'entreprise réalisée chez eux et pour eux. Les personnes aptes à juger le résultat musical ont trouvé que l'ensemble avait laissé à désirer; qu'il n'y avait pas de proportion entre les solos et les masses chorales et instrumentales, attendu qu'il n'est pas au pouvoir d'un soprano, d'un ténor, d'une basse-taille, d'augmenter à volonté le volume de sa voix; que, pour le rendu des nuances, l'exécution allemande des *festivals* du Rhin était fort supérieure; mais le gros du public n'y regarde pas de si près, et la grandeur du *Haendel-festival*, constatée par des chiffres, a été hautement proclamée.

» Pour ce qui concerne l'étendue démesurée de ces *festivals* anglais et la longueur du programme, nous sommes bien dépassés, heureusement. Dans une de ces réunions, organisée à Londres par M. Benedict, il y avait au programme 54 morceaux inscrits et 43 virtuoses à entendre, parmi lesquels Mlles Patti et Nillson, et un grand nombre d'étoiles de seconde grandeur. Ce n'était pas une *matinée*, c'était une *journée musicale!* et quelle organisation devaient posséder les auditeurs! On est étonné de ce qu'un Anglais peut avaler de musique et de rosbif sans conséquences fâcheuses.

» Pourtant, dit encore M. Fétis, sur le terrain de la grandeur mesurable et chiffrable, l'avantage ne restera pas à l'Angleterre; c'est l'Amérique qui l'emportera. Son ambition est de dépasser les nations européennes dans les proportions de tout ce qu'elle entreprend. Elle a les plus grands canons, les plus grands navires; elle a eu les plus grandes armées le jour où elle s'est mise à faire la guerre; elle aura les plus grands *festivals* quand l'envie lui en prendra. Déjà, à New-York et à Baltimore, on a pu assister à d'immenses concerts, où les chœurs comptaient des milliers de voix. Attendons-nous à en voir organiser d'autres plus monstrueux encore où mugiront, tonneront, éclateront des masses prodigieuses de chanteurs et d'instrumentistes. On construira des salles exprès, on fabriquera au besoin, pour remplacer les orchestres, des instruments gigantesques, mis en vibration par des machines à vapeur, et l'Amérique se vantera encore une fois d'avoir vaincu l'Europe. »

FESTIVIEN, IENNE adj. (fè-sti-viain, iè-ne — du lat. *festivus*, gai, joyeux). Entom. Se dit de certains papillons diurnes qui voltigent sans cesse autour des fleurs.

FESTON s. m. (fè-ston — Il est probable que *feston* dérive du latin *festum*, fête, à cause de l'emploi de ces sortes de guirlandes dans les fêtes). Branches d'arbres, feuilles, fleurs, réunies en faisceau et formant décoration : *Les montagnes voisines étaient couvertes de pampre vert qui tombait en* FESTONS. (Fén.)

De *festons* odieux ma fille est couronnée.
RACINE.

Du temple, orné partout de *festons* magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques.
RACINE.

Quand septembre moins chaud commence sa carrière,
Partout se pend la vigne en gracieux *festons*.
A. BARBIER.

— Pop. Zigzags que fait un ivrogne en marchant : *Il est gris, il fait des* FESTONS.

— Archit. Ornement en forme de feston : *Une corniche ornée de* FESTONS.

Ce ne sont que *festons*, ce ne sont qu'astragales.
BOILEAU.

— Techn. Draperie retroussée en petits flots croisés, pour cacher le haut d'un rideau ou d'une tenture. ‖ Broderie imitant des festons; découpure à dents aiguës ou courbes sur les bords d'un vêtement ou d'une pièce de lingerie : *Faire des* FESTONS *à un jupon, à un mouchoir.* ‖ *Feston de rose*, Feston qui figure non pas le contour d'une dent, mais une dent pleine.

— **Epithètes.** Long, léger, flottant, ondoyant, gai, riant, joyeux, élégant, charmant, délicat, riche, superbe, magnifique, pompeux, somptueux, splendide, éclatant, grossier, odieux.

— **Encycl.** C'était l'usage, à Rome, dans les fêtes et dans les circonstances solennelles, de décorer les maisons et les édifices de guirlandes de feuillage. On en ornait la tête des victimes destinées aux sacrifices. Les amoureux en suspendaient à la porte de leurs maîtresses, et Properce se plaint de ce que la sienne, pour lui être infidèle, n'avait même pas attendu que les fleurs de ses *festons* fussent fanées. Les chrétiens couronnaient de *festons* de fleurs les portes des églises et les tombeaux. C'est encore l'usage d'en disposer dans les églises, les chapelles, lors de certaines fêtes, principalement au mois de mai. Dans les villes où se pratique encore la procession de la Fête-Dieu, les maisons sont d'ordinaire tendues de tapisseries ou de draps blancs, sur lesquels on coud des *festons* de roses. En poésie, *feston* est synonyme de guirlande; mais, à proprement parler, le *feston* est de dimensions moindres. Chez les Romains, ce n'était qu'un gros cordon, tissé de verdure, qu'on ornait dans sa longueur de bandes d'étoffe enroulées en spirales. Ils appelaient *corymbus* le *feston* composé seulement de feuilles et de fleurs, et *encarpus* celui qui portait des fruits. Les Italiens ont des décorateurs spéciaux, *festaroli*, chargés de confectionner et de disposer dans les fêtes publiques ce genre gracieux d'ornements.

L'idée vint ensuite de sculpter des *festons*, et de les faire concourir à l'ornementation architecturale. On sculpta, non-seulement des *festons* de feuilles, de fleurs, de fruits, de bandelettes, mais des *festons* composés avec des attributs de chasse et de pêche. Dans les décorations intérieures, les *festons* sont, le plus souvent, moulés en plâtre ou en carton-pierre; on se contente aussi quelquefois de les peindre.

Feston se dit encore d'une sorte de broderie, qui a la forme arrondie particulière à ce genre d'ornement, et qui s'applique spécialement au bas des jupons et des robes, aux corsages, à l'ourlet des mouchoirs, aux cols et aux manchettes de femmes.

— **Allus. littér. Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales,** Vers de l'*Art poétique* de Boileau, chant Ier. V. ASTRAGALE.

FESTONNÉ, ÉE (fè-sto-né) part. passé du v. Festonner. Disposé ou découpé en festons; orné de festons : *Guimpe* FESTONNÉE. *Jupon* FESTONNÉ.

— s. f. pl. Arachn. Groupe d'arachnides, formant une section du genre épeire, et comprenant les espèces qui ont l'abdomen comme festonné.

FESTONNER v. a. ou tr. (fè-sto-né — rad. *feston*). Orner de festons; découper en festons : FESTONNER *des mouchoirs.*

La nature, en ce lieu plus amie et plus douce,
Festonne les rochers d'arbustes et de mousse.
LAMARTINE.

— Intransitiv. Fam. Aller de travers, décrire des zigzags en marchant : *Quoique un peu gris, il est encore, ma foi, très-droit; c'est à peine s'il* FESTONNE. (E. Sue.)

FESTOYÉ, ÉE (fè-stoi-ié) part. passé du v. Festoyer : *Nos amis,* FESTOYÉS *gaiement pendant huit jours, ne pouvaient se décider à nous quitter.*

FESTOYER v. a. ou tr. (fè-stoi-ié — du lat. *festum*, fête. Change *y* en *i* devant un *e* muet : *Je festoie, tu festoieras*). Recevoir amicalement et avec empressement; faire fête à : FESTOYER *un parent qui arrive de province. Pendant tout le temps que durèrent ces négociations, le roi ne cessa de* FESTOYER *son oncle tout au mieux et de regagner son amitié.* (De Barante.)

— v. n. ou intr. Faire bombance, bonne chère : *Le vin coula, les mets tombèrent comme la pluie, et toute la bande* FESTOYA *ensemble.* (G. Sand.)

FESTUCA s. f. (fè-stu-ka). Bot. Nom scientifique du genre fétuque.

FESTUCAIRE s. f. (fè-stu-kè-re — du lat. *festuca*, paille). Helminth. Genre d'helminthes, connu aujourd'hui sous le nom de MONOSTOME.

FESTUCÉ, ÉE adj. (fè-stu-sé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la fétuque. ‖ On dit aussi FESTUCACÉ.

— s. f. pl. Tribu de la famille des graminées, ayant pour type le genre fétuque.

FESTUS (Sextus Pompeius), grammairien latin, qui vivait à une époque incertaine (on flotte entre le IIe et le IVe siècle de notre ère). Il donna un abrégé du volumineux traité de Flaccus Verrius : *De significatu verborum*, en le modifiant de diverses manières. Cet *epitome*, qu'on publie ordinairement sous le titre de : *Sexti Pompei Festi de significatione verborum*, est une sorte de dictionnaire précieux pour la connaissance des antiquités romaines, de la langue latine et de la mythologie. Il ne nous est parvenu que mutilé. De même que Festus avait fait oublier le grand travail de Verrius Flaccus, de même Paul Diacre fit, plus tard, de cet abrégé un nouvel abrégé qui faillit faire oublier l'autre, bien qu'il lui fût tout à fait inférieur. La meilleure édition de Festus est celle d'Ottfried Müller (Leipzig, 1839), avec une préface extrêmement remarquable. A. Savagner a donné une traduction française de l'auteur latin, dans la deuxième collection Panckoucke.

FESTUS RUFUS, historien latin. V. RUFUS.

FÉSULES, ville de l'Italie ancienne, aujourd'hui FIESOLE.

FÊTE s. f. (fê-te — lat. *festum*, mot que Delâtre rapporte, ainsi que *fastus*, ostentation, vanité, faste, à la racine sanscrite *bhas*, briller). Solennité religieuse ou civile, instituée en commémoration d'un fait jugé important : FÊTE *annuelle.* FÊTE *séculaire. Il se célébrait dans les différentes villes de la Grèce, et surtout à Athènes, un nombre infini de* FÊTES. (Rollin.) *On recherche l'origine des* FÊTES; *la plus ancienne et la plus belle est celle des empereurs de la Chine, qui labourent et qui sèment avec les premiers mandarins.* (Volt.) *La cour papale jugea à propos d'instituer une* FÊTE *pour conserver à la postérité le souvenir du massacre de la Saint-Barthélemy.* (Toussenel.)

Vivez, solennisez vos *fêtes* sans ombrage.
RACINE.

Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les *fêtes* sont cessées.
RACINE.

‖ Chacun des jours de l'année que l'Eglise consacre par des prières ou des pratiques religieuses spéciales : *La* FÊTE *de Pâques, de la Pentecôte, de Noël, de l'Ascension. La* FÊTE *de saint Laurent, de saint Jean-Baptiste.* ‖ Jour consacré à la mémoire d'un saint considéré comme le patron d'une personne ou d'une association; réjouissances auxquelles on se livre à l'occasion de ce jour, ou même à toute autre occasion : *Une* FÊTE *de village. La* FÊTE *des charpentiers. Donner une grande* FÊTE. *Faire des* FÊTES *à l'occasion du passage d'un prince. Célébrer une* FÊTE *de famille. Les petites* FÊTES *représentent de petites dépenses qui deviennent de grosses sommes.* (J. Janin.)

. . . . . Au courant du monde et de ses *fêtes*
Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes.
HÉG. MOREAU.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer; il célébrait sa *fête*.
LA FONTAINE.

— Fig. Joie, plaisir : *La vie n'est pas une* FÊTE *dont on jouit, mais un concours où l'on rivalise.* (Ste-Beuve.) *La peinture donne à l'âme les* FÊTES *les plus royales.* (E. Montégut.)

Je ris, et j'ai dans l'âme une *fête* éternelle.
V. HUGO.

— *Fête carillonnée*, Chacune des grandes fêtes de l'Eglise, annoncée la veille par le son des cloches. ‖ *Fête fériée* ou *chômée*, Celle qui entraîne suspension de travail, d'après les lois de l'Eglise. ‖ *Fêtes mobiles*, Fêtes chrétiennes qui ne reviennent pas tous les ans au même jour, étant fixées d'après Pâques, dont l'époque varie. ‖ *Fête double*, Celle où les antiennes se chantent en entier avant et après chaque psaume.

— *Fête-Dieu*, Fête en l'honneur de l'eucharistie : *Nos maréchaux de France, nos ducs et autres personnes considérables qui demeurent sur une paroisse n'assistent pas personnellement à la procession de la* FÊTE-DIEU, *mais y envoient leurs laquais en livrée, et avec un flambeau où est attaché l'écusson de leurs armoiries.* (Saint-Foix.) ‖ *Fête des Morts*, Solennité que l'on célèbre le 2 novembre de chaque année, pour le repos des âmes du purgatoire.

— *Habits de fête*, Habits plus somptueux, que l'on ne met d'ordinaire que les jours des fêtes solennelles : *Mettre ses* HABITS DE FÊTE.

— *Air de fête*, Air gai, joyeux; visage riant, enjoué :

. . . Lorsque le bonheur de votre sœur s'apprête,
Il faut vous résigner à prendre un *air de fête*.
E. AUGIER.

— *Faire fête à quelqu'un*, Lui faire une réception gracieuse, l'accueillir avec un grand empressement : *Lucien compare les passions à des hôtes aimables qui attendent le voyageur au passage et* LUI FONT *grande* FÊTE. (J. Janin.)

Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en *lui faisant fête*,
L'allaient quelquefois testonnant.
LA FONTAINE.

‖ *Se faire une fête de quelque chose*, Se promettre beaucoup de plaisir, se réjouir à l'avance à l'idée de faire une chose : *Il* SE FAIT UNE FÊTE DE *venir passer huit jours à la campagne.*

— Loc. fam. *Ne s'être jamais vu, n'avoir jamais été à telle fête*, Ne jamais avoir rien vu de si beau, de si curieux ou de si étrange :

Allez donc, et cessez de nous rompre la tête.
Que de fous! Je *ne fus jamais à telle fête*.
RACINE.

— Loc. prov. *Il n'est pas tous les jours fête*, On ne peut tous les jours se donner du bon temps, avoir le même bonheur : *Il voudrait bien se reposer encore aujourd'hui, mais* IL N'EST PAS TOUS LES JOURS FÊTE; *il faut travailler. Il n'a pas eu de chance au jeu aujourd'hui; il est vrai qu'*IL N'EST PAS TOUS LES JOURS FÊTE.

— **Épithètes.** Animée, gaie, joyeuse, charmante, brillante, attrayante, splendide, pompeuse, magnifique, éblouissante, étincelante, éclatante, superbe, galante, solennelle, auguste, sacrée, pieuse, sainte, religieuse, païenne, publique, chômée, bocagère, champêtre, rustique, villageoise, fastueuse, triste, lugubre, impie, profane.

— **Encycl.** Hist. On trouve des *fêtes* politiques ou religieuses chez tous les peuples de la terre, à toutes les époques de leur histoire. Sans remonter jusqu'aux nations de l'Orient, qui toutes avaient des *fêtes* solennelles empreintes d'un caractère profondément religieux, nous trouvons, chez les Grecs : les Bacchanales ou Dionysiaques, en l'honneur de Bacchus; les Eleusinies ou *fêtes* de Cérès; les Panathénées, instituées par Thésée, pour honorer Minerve, protectrice d'Athènes, et pour resserrer le lien politique entre les tribus de l'Attique; les jeux Olympiques, solennité nationale qui rassemblait toute la race hellénique; les Euménidies, pour apaiser les Furies; les Thesmophories, les Théophanies, les Adonies, les Hécatomphonies, les Panhel-